

Les débuts de Zeppelin [Fortsetzung]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung**

Band (Jahr): **16 (1940-1941)**

Heft 49

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-713157>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les débuts de Zeppelin

Un récit de la guerre franco-allemande de 1870

(Suite.)

Les hommes entrèrent tous dans la salle de l'auberge. La seule précaution, bien insuffisante, fut de placer un factionnaire sur le perron de l'entrée. Il se mit tranquillement à manger.

Le capitaine Zeppelin étala sa carte, groupe autour de lui les officiers, leur expose la situation dans laquelle ils se trouvent et les dangers du retour. Il leur renouvelle l'ordre de se disperser en cas d'attaque et de gagner individuellement la frontière, s'ils le peuvent. Ces explications données, il se dispose à se mettre à table.

Tout à coup, un bruit de chevaux au galop se fait entendre. Le factionnaire crie: «Aux armes!» Le lieutenant de Villiez se précipite dans la rue avec un ou deux hommes. Ils déchargent leurs armes. Ce sont les chasseurs français qui arrivent.

Le 12^e escadron était, dans la matinée du 25 juillet, réuni entier à Niederbronn. Vers 9 heures du matin, les hommes vaquaient à leurs occupations habituelles avec autant d'insouciance que si la guerre n'avait pas été déclarée. Beaucoup étaient au pansage. Tout à coup un tourbillon de poussière s'élève, un gendarme traverse la place au galop. Il paraît en proie à la plus vive émotion! Sans ralentir sa course, il se dirige chez le général de brigade. Il ne s'est pas arrêté, il n'a rien dit! Mais, de suite, une rumeur s'élève: «L'ennemi!» Les hommes sellent d'eux-mêmes. Cinq minutes après, un ordre bref: «Le 5^e escadron à cheval!» Presque aussitôt arrive le général de Bernis; l'escadron est prêt en même temps que lui.

A peine à cheval, on rompt de suite au trot en colonne par quatre et une course folle commence; on arrive à un village; on le traverse sans ralentir, on prend une route bordée d'arbres, on monte une longue côte, toujours au trot! Où est l'ennemi? Où va-t-on? C'est ce que chacun se demande et

personne ne le sait. On arrive à un autre village. On passe au pas. Le général prend langue, tourne vers le sud, repart au trot, marche longtemps à cette allure, puis s'arrête tout d'un coup à l'entrée d'un bois.

On met pied à terre; le général appelle à lui ses officiers. Il leur fait savoir qu'une patrouille allemande de neuf à dix hommes a pénétré en Alsace, qu'elle a paru dans la matinée à Woerth, mais que depuis on ne sait pas ce qu'elle est devenue. Il présume qu'elle s'est dirigée vers le chemin de fer pour détériorer la voie; il va envoyer dans cette direction un peloton, et désigne pour cette mission le lieutenant de Chabot.

Les instructions données par le général furent plutôt brèves: «Vous avez bien entendu, lieutenant de Chabot? dirigez-vous sur le chemin de fer et sachez si on a vu l'ennemi. — Mais dans quelle direction est le chemin de fer, mon général? — Je n'en sais rien, cherchez.»

L'officier part, heureux de sa mission, mais légèrement perplexe et embarrassé. Il reprend au hasard la route qu'on venait de suivre. A la bifurcation du chemin d'Elsasshausen et de Gundershoffen, un paysan travaillait à la terre; il est interrogé, mais il parle le patois alsacien. Impossible de le comprendre. Cependant, on finit par deviner qu'il a vu passer des cavaliers ennemis. Il désigne du doigt la direction de Gundershoffen. En même temps, l'officier relève sur le chemin qui conduit à ce village des traces de chevaux dont la ferrure diffère de celle des chevaux français. Plus de doute! On a la bonne piste. Il s'agit de ne pas la perdre. «En avant!» Le brigadier Charpentier et deux hommes sont placés en pointe: le peloton comprenait en tout quinze hommes, y compris l'officier.

Le bois de Reichshoffen est traversé au grand trot. A sa sortie, on aperçoit sur la hauteur un groupe de paysans. Charpentier se détache, les interroge, puis revient à fond de train rendre compte que l'ennemi est à Schirlenhof, dans une auberge!

«Au galop! au galop!! Il ne faut pas les laisser s'échapper!» La côte est rapidement gravie, le plateau traversé; à la descente, l'allure s'accélère encore! Les trois hommes de pointe pénètrent dans l'unique rue du hameau, suivis à 100 mètres à peine par le reste du peloton. L'officier qui marche en tête aperçoit dans la première maison, à travers les vitres, une bonne femme qui fait le signe de la croix, indice certain! On va se battre! L'ennemi est là! Tout aussitôt deux ou trois coups de feu partent de l'angle d'une maison, on aperçoit des Allemands qui courent vers une écurie. Les trois hommes de pointe s'arrêtent et tirent à cheval.

«Pied à terre! à l'assaut!» commande l'officier et de suite il envoie une vedette à la sortie du village et détache un homme vers le général pour le prévenir.

Puis, sans penser à descendre lui-même, il pénètre seul, à cheval, dans la cour. Et craignant que l'ennemi ne s'échappe, il essaie de faire le tour des bâtiments, mais il en est empêché par la barrière du jardin.

Les chasseurs se sont jetés à bas de leurs chevaux, les ont attachés tant bien que mal à une haie de la route et se sont rués dans la cour de l'auberge. Ils font un feu d'enfer, tirent sur la porte, sur la fenêtre, surtout, sur la grange où ils aperçoivent des dragons embusqués.

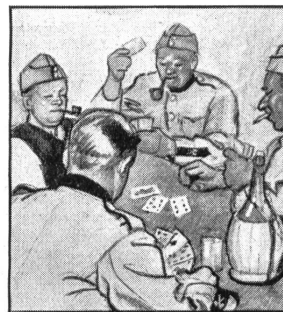
L'ennemi répond par toutes les ouvertures de la maison. Le brigadier Charpentier, le fusil déchargé dans la



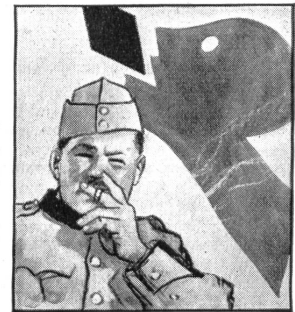
„Warum sind Sie denn so ängstlich, der Bub schreibt doch ganz vernünftig von der Grenze. Er bittet halt um Zigaretten, wie alle.“



„Ach, wenn er nur keinen Husten kriegt bei dem Wetter... und das viele Rauchen tut ihm auch gar nicht gut.“



„Das wollen wir unsern Soldaten doch gönnen. Machen Sie es wie ich und schicken Sie ihm immer Gaba mit!“



Wer im Dienst ist und gern raucht, Ganz gewiss auch Gaba braucht.

main gauche, le sabre dans la main droite, se précipite sur deux officiers allemands, les lieutenants de Winsloë et de Wechmar qui, avec un courage héroïque, dédaignant tout abri, exposés à tous les dangers, sont seuls dans la cour, devant la porte de la grange.

Le lieutenant de Chabot se porte de suite à l'aide de Charpentier. En passant devant la fenêtre, il reçoit à bout portant un coup de feu dont la poudre lui brûle légèrement le cou. Il arrête son cheval face au lt. de Winsloë, qui par trois fois fait feu sur lui sans l'atteindre. L'officier français prend son pistolet, ajuste froidement son adversaire en pleine poitrine et tire à son tour, l'Allemand ne bronche pas; un peu saisi d'avoir aussi manqué son homme presque à bout portant, le lt. de Chabot se reprend cependant, arme de nouveau et fait feu. Cette fois, il voit le lt. Winsloë faire un mouvement très marqué et rentrer dans la grange, se soutenant à peine. Il envoie ensuite sa troisième balle au lt. de Wechmar, mais il le manque.

Si courts qu'eussent été ces instants, ils avaient suffi pour faire naître un incident qui, prolongé, aurait pu as-

surer le salut de la reconnaissance allemande et qui sauva son chef. Voyant au loin une épaisse poussière, les habitants du village, affolés, s'étaient mis à crier: «Alerte, alerte: voilà un escadron allemand qui arrive.» A ces cris, les chasseurs avaient couru vers la haie et prenant le premier cheval venu, avaient sauté dessus et rapidement s'étaient formés en bataille dans la rue même, avec calme et résolution.

Leur officier court à eux: «Non, non! ce ne sont pas les Allemands qui arrivent! c'est au contraire le général de Bernis qui s'approche! — A la maison — à l'assaut! Il faut que nous ayons la gloire de les prendre à nous seuls!» C'est alors qu'il aperçut à l'entrée de la cour un corps étendu: c'était le maréchal des logis Pagnier, tué raide.

Mais, eux non plus, les Allemands n'avaient perdu leur temps! Ils ne pouvaient songer à rebrider leurs chevaux dans l'étroite grange, d'autant plus que les trois premiers placés près de la porte avaient été criblés de balles et que leurs cadavres encombraient la sortie; mais ils trouvèrent des issues par derrière, soit dans la maison, soit dans la grange et décampèrent à tra-

vers la campagne. Par un hasard, providentiel pour lui, le capitaine Zeppelin aperçoit un cheval des chasseurs, que tenait, dit-on, une bonne femme. Il saute dessus et file à plein galop vers le bois de Schirlenhof, vers lequel se dirigeaient ses compagnons.

Les chasseurs se lancent à leur poursuite. Beaucoup mieux monté, le lt. de Chabot allait atteindre le cap. Zeppelin, lorsqu'il aperçut le lt. de Wechmar très malmené par ses hommes que la mort du maréchal des logis Pagnier avait rendus furieux. Il court s'interposer. Pendant ce temps, le cap. Zeppelin gagne un pied et atteint le bois sans être rejoint par les deux chasseurs qui le poursuivent.

Effaré, un paysan arrive dire qu'il y a des Allemands cachés dans son étable. On y court: l'étable est fort sombre, impossible de rien distinguer à l'intérieur. Le maréchal des logis Drivon se présente sur la porte: «Rendez-vous!» crie-t-il. Personne ne répond. Il fait feu au hasard de son gros pistolet d'arçon: un cri se fait entendre, c'est un malheureux dragon qui a reçu la balle au-dessus du genou. Il sort suivi du lt. de Villiez. (A suivre.)

Pour se distraire au cantonnement

Un héritage difficile à partager.

Un arabe, en mourant, laisse, par testament, sa fortune à ses trois neveux, à condition que l'aîné en prenne la moitié, le second le tiers et le troisième le neuvième. Or, cette fortune se compose de 17 chameaux. Comment doit-on faire le partage?

Les neveux se seraient probablement disputés pendant longtemps s'ils n'avaient eu recours à un vieux sage qui les mit complètement d'accord de la manière suivante:

«Prenez un chameau sous ma tente, leur dit-il, et ajoutez-le aux vôtres, cela fait 18 chameaux.

Toi, dit-il à l'aîné, tu en désires la moitié, prends-en 9. Et l'aîné s'en fut content puisque sa part était, en réalité, moindre que 9.

Tu en désires le tiers, dit-il au second, prends-en 6. Et celui-ci s'en fut content pour la même raison que l'aîné.

Quant à toi, dit-il au plus jeune, qui as droit au neuvième, prends-en 2. Et celui-ci s'en fut également content toujours pour la même raison.

Alors, conclut le vieillard, $9 + 6 + 2 = 17$. Mon chameau me reste, rentrez-le sous ma tente.»

L'anomalie n'est qu'apparente et s'explique facilement: quand on partage une grandeur en plusieurs fractions, la somme de ces fractions doit évidemment être égale à 1. Or,

$$\frac{1}{2} + \frac{1}{3} + \frac{1}{9} = \frac{9 + 6 + 2}{18} = \frac{17}{18}$$

L'oncle avait mal fait le partage; en ajoutant $\frac{1}{18}$, c'est-à-dire en l'espèce, un chameau, le juge savait bien que les neveux ne prendraient que les $\frac{17}{18}$ du tout et que son bien lui resterait.

L'échange des champs.

Pierre a un champ de forme carrée qui a 400 m de pourtour. Louis a un champ rectangulaire de même pourtour et propose à Pierre de faire l'échange des deux champs.

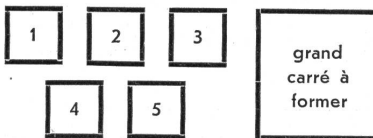
Si Pierre accepte, gagnera-t-il ou perdra-t-il à cet échange? Indiquez pourquoi.

(Solution dans le prochain n°.)

*

Casse-fête.

Il s'agit avec 5 petits carrés égaux, d'en former un seul grand, d'une surface évidemment 5 fois plus grande que celle d'un petit carré. Quatre des carrés doivent être chacun, d'un coup de ciseaux, divisés en deux parties inégales. Le cinquième carré peut par contre être utilisé intact.



(Solution dans le prochain n°.)

*

Au marché.

Trois hommes, Pierre, Paul et Jacques, vont au marché avec leurs femmes. Les noms des trois femmes sont: Suzanne, Jacqueline et Jeanne.

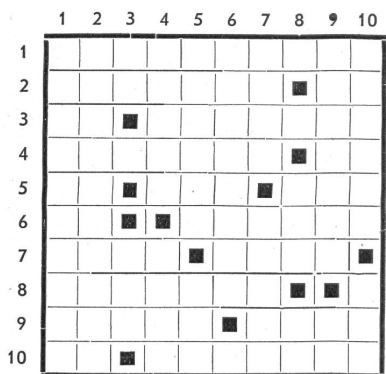
Chacune de ces six personnes achète un certain nombre d'objets qu'elle paye chacun un nombre de francs égal au nombre des objets qu'elle a achetés.

Pierre a acheté 23 objets de plus que Jeanne, et Paul 11 de plus que Jacqueline. Chaque mari a dépensé 63 fr. de plus que sa femme.

Trouvez, d'après ces données, quelle est la femme de Pierre, celle de Paul et celle de Jacques.

(Solution dans le prochain n°.)

Mots croisés.



Horizontalement:

1. C'est surtout un défaut pour un peintre. — 2. Déchets végétaux; — Retournée: affirmation. — 3. Abréviation d'une mesure; — Raides. — 4. Tiras derrière toi; — dans le mot vrac. — 5. Soleil; — Sans bavures; — Préfixe. — 6. Retourné: fleuve italien; — Ainsi sont les tôles des navires. — 7. Tokio; — Marque la tendance. — 8. Vivaient seuls. — 9. Pour mesurer une matière raréfiée; — Circuit. — 10. Affirmation; — Acheta le premier.

Verticalement:

1. Lévrier des mers. — 2. Affecterai. — 3. Patron; — Dans le mot muids. — 4. Vermouth; — Va à la Seine. — 5. Approuver; — On la coupait pour bien peu de choses sous la Révolution (manque la dernière lettre). — 6. Se dit de certaine pellicule. — 7. Femme d'Osiris; — Défaite électorale. — 8. Trois; — N'importe qui. — 9. Délicates; — Le premier de sa série. — 10. Tentatives; — Convendra.

(Solution dans le prochain n°.)